Recherches & Travaux

68 | 2006

Fictions biographiques et arts visuels, XIX^e-XXI^e
siècles

Le violoniste

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/142>

DOI : 10.4000/recherchestravaux.142

ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2006

Pagination : 143-149

ISBN : 2-9518254-8-X

ISSN : 0151-1874

Référence électronique

« Le violoniste », *Recherches & Travaux* [En ligne], 68 | 2006, mis en ligne le 06 novembre 2008, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/142> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.142>

Le violoniste^{*}

« Mais l'oncle joue du violon.
Lui qui toute la journée menait
les vaches dans l'étable, les traînait en nouant leurs jambes –
joue maintenant, joue la chanson du rabbin.
Peu importe comment il joue ! »

Marc CHAGALL, *Ma vie*.

Suis-je l'oncle Neuch ? Suis-je le violoniste de Chagall ? Le fait est qu'on m'a vu souvent, un pied sur un toit, l'autre sur la neige. La cheminée fait sa fumée, le pré son herbe. Manque un bouton de col ; la tête : deux yeux à peu près au bon endroit, et le nez tordu. Ma barbe est un buisson de gentillesse. Je suis beau, je me plais, je lui plais, à lui qui m'a peint – même quand il me met un chapeau de travers. Ce que je déplore pourtant, c'est la position du violon, à croire qu'il ne voulait pas que j'en joue, de ce violon qui pend au bout de ma main droite, à se demander par où je le tiens et pour quoi faire. Deux cordes en moins, pas de chevilles, fichu métier.

Plutôt que de jouer du violon – aux ouïes très noires –, il me faut regarder le village. Mais le village est éternel, il n'y a plus rien à y voir depuis longtemps. Toujours les mêmes maisons de bois, la même croix d'église, si maigre dans le ciel si blanc.

Au commencement, il y avait un arbre encore vert, il y avait des fruits à cueillir, les enfants pouvaient s'en approcher avec gourmandise, tout le village participait à leur fête. Même le nuage ressemblait à un ballon.

Non, je ne suis pas l'oncle Neuch. Je ne lui ressemble pas. Il l'a cru, il s'est trompé. L'oncle jouait mal du violon, il était tout juste bon à mettre un taless, et à s'en aller dormir à la synagogue. Le grand-père lui aussi passait son temps à dormir. Il faudrait de la musique pour faire revivre ces morts, la peinture n'y suffit pas.

^{*} Le texte de Yann Gaillard est précédé de la date du 28 mars, jour de la mort de Chagall. Il figure dans *Morts des morts illustres*, volume consacré aux morts de l'année 1985 (*Morts des morts illustres*, op. cit., p. 50-60).

J'aurais aimé avoir été représenté en train de jouer convenablement pour mériter les compliments du professeur (même si ce dernier répétait tout le temps : Très bien, admirable ! Que m'importe puisqu'il le disait à lui, et pas à moi). Lui, des compliments, il en a pris l'habitude, l'admiration des uns et des autres, il l'a eue. Il a tout eu. Facile, quand la vie est bonne, vous jette sans cesse des bouées, de faire la planche à la surface du malheur.

Je ne suis pas seul, bien au contraire. J'ai de la compagnie, à commencer par celle du rabbin. Il est là, tout triste, sa Thora dans les bras, comme si elle était portative, comme si elle était montrable à Moscou. Il vit dans sa tristesse, ce compagnon de guimauve. Il en est heureux. La vache aussi est heureuse, elle qui rumine dans sa robe gris tendre. Les maisons nous regardent, perçant leurs murs, ouvrant en violet leurs fenêtres, pointant leurs méchants pignons. La vache ne regarde pas vers les maisons. Elle a même, quand elle est couchée ainsi, dans la campagne, à ruminer sa verdure, le violon entre les pattes. Pauvre violon abandonné, plein de musiques qui ne peuvent pas sortir (l'une de ses ouïes est bouchée).

Dans le ciel, au-dessus de nous, flottent des objets. Cette horloge, par exemple, au balancier bloqué dans le coin gauche du buffet et qui ne marquera plus jamais l'heure. Il a arrêté le temps exprès, pour avoir tout son temps, moyennant quoi il est toujours à l'heure. Il peut se permettre n'importe quoi, comme de mettre encore un violon, un de plus, dans la petite main d'un poisson volant. Un poisson a-t-il des mains ? Oui, puisqu'il le veut, lui. Le veut-il vraiment ? Difficile à dire. L'archet, tout seul, racle les cordes du ciel. Les couples d'amoureux se luttent par terre.

Je ne sais pourquoi, il ne veut pas que je joue. La musique de violon si elle se mettait à couler, menacerait le bonheur. Ma musique, c'est le malheur du temps. Il disait autrefois, en parlant d'une fille qu'il invitait à danser : « Je cherche une beauté quelconque », et disant cela, il en disait beaucoup plus qu'il ne voulait. C'est fini, maintenant, ces confidences. Tout le monde a été remis dans son cadre : la fille qui attend d'être invitée, le grand-père boucher qui dort près du poêle, la grand-mère qui se presse dans la maison, et pleure de fatigue, toute seule, quand vient le soir. Le petit est maintenant professeur de dessin à l'école des Beaux-Arts de Vitebsk, il fréquente des commissaires du peuple – à moins qu'il ne soit pas encore arrivé là, ou qu'il en soit déjà parti, comment savoir ? Tous les âges de sa vie se ressemblent tellement !

Mon violon s'ennuie, à ne rien dire. Il grossit. Il est presque de la taille d'un violoncelle. Quand le violon s'enfle en violoncelle, ou en contrebasse, il lui pousse une tête, il lui pousse des bras. La caisse devient énorme, la poignée se fait aussi épaisse qu'une branche. Au-dessous de la branche, les amoureux continuent. Ils ont toujours la même chose à faire. La musique ne

rependra pas, le commissaire du peuple attend la fin de la révolution. Alors, on congédiera tous ces instrumentistes à tête de chèvre, avec leurs cornes petites-bourgeoises. Le camarade peut bien applaudir de ses deux mains blanches. Le village n'a plus besoin de cheminée, le feu a brûlé la maison elle-même.

Parfois, souvent, on me met un chapeau de clown. J'ai la face dans l'ombre, ou plutôt je suis fardé au charbon. Un flûtiste m'accompagne, dans son sac à paillettes. Et puis, il y a le coq. Que vient-il faire ? Il n'est pas encore achevé, qu'il se veut déjà coq, il a le ventre blanc, des barbillons rouges. Il serre une femme entre ses moignons d'aile. (Ce n'est pas une femme, tout juste une poupée. C'est une poupée de Chagall.)

L'ours a perdu son pantalon, la vache garde le violon entre ses sabots. Elle attend sans bouger. Les maisons, elles aussi, attendent, éternellement, dans ce village d'enfance où il nous a enfermés avec lui. Derrière une fenêtre, la grand-mère pleure de fatigue, mais on ne la voit pas. Le grand-père est en train de dormir. Tout à l'heure il ira chanter à la synagogue. Le petit-fils, pendant ce temps, rêve à des écuyères, à des clowns, à des bouquets qu'on offre et qu'on reprend, à des bravos.

Un vrai filon, de quoi extraire du rêve pendant toute une vie. Un fil qui court de Vitebsk à Paris, de Paris à Vitebsk. Vitebsk pousse ses maisonnettes, Paris des Notre-Dame, des ponts, des Tour Eiffel. Ces champignons de Paris grandissent en un clin d'œil. Des kilomètres de toile peinte avec des fleurs humaines dans tous les coins. Il est temps de se réveiller, mais lui ne se réveillera jamais, parce qu'il fait semblant de dormir, de rêver. Jamais finis, les jours humides où la petite église suffoquait, emplie par la foule, les moujiks en chariots, les éventaires, les paniers de coqs, les cochons qui s'en vont tout seuls. Pour bien marquer qu'on est en plein rêve, il y a des pendules arrêtées dans le ciel. Derrière la maison du cordonnier, l'âne se frotte les yeux.

Il est écrit que le maître Bakst n'aimait pas le tableau du *Violoniste*, mon tableau, mon portrait imaginaire. Plus tard, le maître a reconnu : « Maintenant vos couleurs chantent. » Elles ne cesseront jamais de chanter. Elles chanteront toujours la même musique. C'est pourquoi il ne faut pas que je joue.

Je l'imagine, à l'époque où il n'y avait plus de tableaux, plus de musique, plus que des papiers à tamponner dans un bureau militaire. Comme il a dû se sentir perdu. (C'est pour ne pas rester seul qu'ensuite il ouvre une école des Beaux-Arts à Vitebsk, avant Malevitch et le règne des petits carrés. Il dit que le peuple a besoin de couleurs mais les élèves se sont rebellés. Ils préféraient les carrés et même les cubes).

« Les couleurs éclatantes se révoltaient dans le ciel. » C'est une belle phrase, mais la vérité est assez différente. La vérité c'est l'énorme horloge qui encombre ce ciel, avec son balancier bloqué de travers. Une horloge qui prétend avoir des ailes, qui embouteille le temps tout entier. Une horloge grosse comme un buffet. Bien d'autres objets vont et viennent, de leur propre mouvement, dans ce ciel sempiternel. Cendrars peut remonter dans son train, Apollinaire jouer avec des cubes. Le ciel sera toujours là.

Ce petit bout de bras de bureaucrate, qui gratte le dos d'un violon, ce bras sorti de je ne sais où entre les gradins, est-il à moi ? Non, je n'ai rien à voir avec. Je suis le violoniste de Chagall, mais je ne suis pas seul à tenir un violon. Tout le monde a un violon dans ses tableaux, et personne n'en joue.

Le paysage du fond s'est mis à ressembler à une banlieue. Villages couchés l'un sur l'autre, amoureux transis, bordant le fossé des routes, habit noir et robe blanche qui se font la bise, et poulet pour tous. Dans le ventre du poulet – car on ne peut vraiment plus parler de coq – en transparence on voit encore le petit violoniste tout seul et le grand violoncelle sans personne. Tout près de là, c'est comme une représentation interrompue : un cheval rieur, au visage mou, regarde s'envoler les visages. « Il me persuadait que je pouvais travailler à côté des cubistes orgueilleux. » De qui est cette phrase ? Que veut-elle dire ? La machine à mémoire, ainsi encouragée, se répète. Le temps est un manège. Il ramène sans cesse ses revenants sur le bord de la piste.

Donc, mon violon au bout de la main, je hante les cirques. L'écuyère est là avec son bouquet. Elle applique la paume de sa main gauche contre son ventre. Est-elle enceinte ? Non, c'est la nuit elle-même qui est enceinte : de volatiles, de lunes, de buissons de fleurs. Tout recommence toujours dans la confusion, l'air mêlé à la terre, l'eau au feu, la campagne à la ville, et moi, le violoniste, embarrassé, tenant mon instrument par la queue, je regarde tout ça, d'un air benêt.

Si je me mettais enfin à jouer, mais je n'en ferai rien, pour rien au monde, la nuit serait verte. Elle ressemblerait à un aquarium. Dans l'aquarium, il y aurait un oiseau (les poissons, c'est dans le ciel). Derrière le coq de la nuit, raide comme s'il était en chocolat blanc, d'autres oiseaux prennent la pose, sur un nuage, sur un croissant de lune. Cette confusion universelle permet de vivre vieux, de n'en finir jamais d'être soi-même, de remplacer Bella par Vera, avec toujours le même amour, de signer universellement Chagall.

Oiseau de la nuit, pattes en haut, bec en bas, fait comme un dessin d'enfant, favorise les amoureux terrestres. Lune qui tiens le sommet du triangle, lorgne gentiment la terre qui bouge, avec ses sources et ses forêts. Que l'athlète bicéphale, dont les deux profils ressemblent à des quartiers d'orange,

se repose. Mon violon a toujours la poignée en bas, et toutes ses chevilles ne sont que des fausses dents. Mon silence vous évite une sacrée cacophonie.

Grâce à ce silence, lui encore, lui toujours, peut parler, faire la fête aux couleurs sous la pièce de cent sous du soleil. Il laisse le cheval buté devant un peu d'herbe entre deux flaques de neige, il laisse le coq sur son chapiteau, il laisse le violoncelle manger la lumière bleue, l'enfant se lisser les ailes, l'âne enfiler sa veste. Tout près de nous, une petite fille en robe rouge brandit des poignards. La lampe jette de la poudre de riz sur les gradins. Les visages humains s'y entassent comme des pommes à cidre. Une moitié de clown tient un demi-berceau, un couple fait l'amour en dormant. Il faudrait faire dégager la piste, où trépigne ce quadrupède en combinaison jaune, campé sur ses membres humains, humant la poussière d'or. Que de nuances de violet autour de nous ! La grande bergère n'attend plus ni rabbin, ni commissaire. L'un et l'autre se sont réfugiés dans un décor pour le Théâtre Juif (celui où il se pelotonne après avoir été renvoyé de l'école de Vitebsk, en attendant l'exil forain).

La représentation pourra durer longtemps. Il a fait ses réserves de matériaux. Les ingrédients, les personnages, les mystères sont là. Il n'en manque pas un seul.

Fuyant la Soviétie, le maître a emporté Vitebsk. Il n'est plus temps de s'écrier, dans une ruelle, nocturnement : « Dieu, toi qui te dissimules dans les nuages, ou derrière la maison du cordonnier, fais que se révèle mon âme, mon âme douloureuse de jeune bégayant, révèle-moi mon chemin. Je ne veux pas être pareil à tous les autres. Je veux voir un monde nouveau. » Ce monde nouveau, c'était le monde ancien, toujours plus ancien. Moi, le majordome musical, je retrouve mes compagnons, toujours les mêmes, toujours plus les mêmes ! Ils rajeunissent cependant. L'ange de feu devient adolescent, les pieds qui dépassaient du violoncelle sont devenus des petons, dans cette longue, interminable paix, qui se nourrit des malheurs passés et baigne le présent dans la légende. Tout ce qui passe à portée de main prend un goût de sucre. Mon violon à la main, je suis devenu un colporteur de petits bonheurs. Je passe dans des assemblées plates de spectateurs du futur. Signe de reconnaissance, j'authentifie la scène. Il faut bien qu'on puisse dire, rien qu'en les voyant : C'est un Chagall, du clown blanc, du coq, du bouc et du cheval, mes camarades de scène – et le violon lui-même s'émancipe, il tend maintenant à faire carrière tout seul, son archet lui servant de béquille.

Désormais, nous habitons un monde de papier peint. Un flûtiste (qui tient sa flûte comme un cigare) précède un bœuf intelligent, lequel appelle à son tour les habitués du cirque. Ils entrent à moitié endormis, tellement adaptés à leur numéro qu'il leur suffit de se montrer dans l'embrasure de la

tente pour qu'on imagine le reste, l'idylle du clown et de l'écuyère, ou bien ces *Souvenirs de la flûte enchantée*. L'aile de l'ange de feu se rouille, des images de musiciens se mélangent à des femmes nues, muses sorties de l'histoire de l'art, et déguisées en poupées de Chagall. L'ange s'est fait un visage de style dix-huitième, pendant que l'oiseau-fétiche a perdu sa crête de coq. Peu à peu nous nous civilisons, nous vieillissons en même temps que lui. Les souvenirs de l'académie remontent, nous envahissent, nous écartent doucement parmi nos restes d'isbas et nos fantômes à tales. La grand-mère pleure silencieusement derrière sa fenêtre, le grand-père dort près du poêle. Ce ne sont plus les cirques ni le poisson. Tout est devenu lavande.

La contrebasse s'est enflée au-delà de toute mesure. À la place du cavalier, on voit maintenant une petite tête de révolutionnaire, à casquette de partisan. La guerre revient hanter cette vieillesse qui est la sienne, et la nôtre à lui aussi, une guerre si lointaine qu'elle est tout juste bonne à fournir des images.

Comme dans un herbier, nous séchons entre deux pages de Bible – la Bible dont il a fait des vitraux, des lithographies. Quand le dernier vitrail est sorti du four, il revient à nous, mais il lui arrive de s'embrouiller. C'est pourquoi, moi, le violoniste de Chagall, je suis promu certains soirs en prophète. Comme je n'ai rien à prophétiser, mon violon paraît encore plus seul. Ou bien, c'est moi qu'on déguise en clown. Les fesses moulées dans un maillot écarlate, mon violon collé à moi, je fraye avec des personnages équivoques. Sur ce buisson humain, d'où se détache une danseuse à castagnettes, est-ce bien moi, moi toujours? Cet âne, ce motocycliste sont-ils mes camarades de misère, ou de triomphe? Faut-il nous apitoyer sur la pauvreté lointaine, après tant de lustres de gloire et de richesse?

Parfois il arrive qu'une femme, à la mode des années cinquante, tende une main minuscule à un enfant. L'enfant, une fillette, a de petits seins ronds comme des pommes volées. Un autre enfant, coiffé d'une auréole, chevauche un âne grassouillet. Après tout, l'enfant Jésus était juif. Il y a encore à côté de la femme, un rabbin inquiet. C'est donc qu'on se trouve ramené en arrière, au temps de la raison malheureuse. Revoici les rangées de toits, les têtes illuminées par les souvenirs de larmes. Revoilà, fatiguées de lumière, les réminiscences d'un passé à jamais neuf. Sous le ventre de l'âne, dépassant, le bas d'un tablier à carreaux et deux petits pieds qui touchent presque terre. Où est la terre? Peut-on encore la toucher?

Ailleurs, juste sous mon bras tendu, mais rendue minuscule par l'éloignement, une femme dont on peut voir la mine placide, bien qu'elle soit figée dans une pose torturante. Plus loin encore, le petit coq au cou tordu, et qui n'a pas l'air de s'en faire pour autant, plus un violon à deux chevilles, deux seulement, dont la table, ombre et lumière, ressemble à un visage partagé.

Quant à l'archet, posé en travers des cordes, il tient compagnie à la chèvre. Et, debout sur l'instrument silencieux, dont la mentonnière prend appui sur le sol, juché donc sur un bien étrange tréteau, j'attends la fin de l'œuvre.

Il m'arrive, en cet état, de rencontrer Moïse, surtout dans les derniers temps. À Vence, pendant que le maître révérend se racornit tout doucement dans son fauteuil roulant, en souriant aux choses, nous nous croisons en passant, comme de vieilles connaissances. Le cheval, le clown, la petite fille, le coq, le violoniste, le flûtiste et la Tour Eiffel, peuvent bien se rencontrer avec les anges et les envoyés de Dieu. Le monde est un Opéra.